Ce journal paraît Semi-Hebdomadairement, le MARDI et le VENDREDI.

Mélanges Religieux,

Lettres, Avis, Correspondance, etc., à l'adresse du Rédacteur.

POLITIQUES, COMMERCIAUX, LITTERAIRES ET DE NOUVELLES.

VOL. XV. MONTREAL, VENDREDI 19 MARS, 1852. No. 48

HISTOIRE DES PETITES SOEURS DES PAUVRES

(Suite et fin.)

Au milieu de ce dénûment, qu'il faut imaginer aussi grand et aussi complet que possible, nous avons déja insisté sur le bonheur et la joie innocente des Petites Sœurs. La joie vient de l'âme, elle naît dans le repli de la conscience. Qui peut dire de quelle ivresse sublime et tranquille fut éclairée et transportée sainte Véronique lorsquelle reconnut sur le linge l'empreinte du visage du Sauveur? Nos Sœurs éprouvent la même allégresse lorsqu'elles voient reparaître cette divine empreinte dans les âmes confiées à leurs soins. Elles ne se lassent pas sur cette émotion; chaque vieillard qui retourne à Dieu est pour ces grands cœurs l'occasion d'une fête. Cette fête se renouvelle souvent, et rien n'est négligé pour qu'elle soit tout à fait légitime. D'habitude, dans les maisons nouvellement fondées, lorsqu'il y a déja un petit nombre de pauvres, on prêche une retraite. Ses fruits suffisent à former un noyau de bonnes gens bien dévouées au bon Dieu, qui exercent ensuite une sorte de propagande sur les compagnes de la providence que Dieu leur adresse. Rien n'égale la joie de ces pauvres créatures réconciliées, elles embrassent les Sœurs en pleurant et en dansant, et ne savent comment exprimer leur bonheur et leur reconnaissance.—Il y a soixante quinze ans que je me suis approchée de Dieu, disait l'une, et je vais le recevoir demain! Pas un des hôtes de ces maisons bénies ne saurait résister à cette grâce de la charité que Dieu leur réservait au bout de toutes les épreuves de leur triste carrière. Ils comprennent bien cette miséricorde, et ils la célèbrent. Après sa confession, un pauvre barbier, qu'un rhumatisme sur les doigts avait réduit à la misère en le rendant incapable d'exercer son état, regardait ses pauvres mains infirmes, et comme on lui demandait ce qu'il considérait si attentivement: Je regarde le doigt de Dieu, répondit-il. Cette résignation et cette reconnaissance éclatent partout. La joie des Sœurs se comprend; elles ont fait leur choix; elles veulent l'abjection, la pauvreté, l'humilité et le sacrifice. C'est de propos délibéré qu'elles ont accepté la voie où elles avancent; mais tous les malheureux qu'elles abritent, ces vieillards perdus de vices, qui, depuis tant d'années, ne s'étaient pas approchés du Dieu de la réconciliation, avaient traîné leurs jours dans une révolte constante contre tous les devoirs et toutes les lois. N'est-ce pas un miracle que de les voir heureux, contents, consolés, aimant leurs Sœurs et pleins de confiance. La main de Dieu est là, en effet. Sous le gouvernement de cette main aimable, tout prospère et tout grandit. Rien de triste dans ces asiles ouverts par les Petites Sœurs. Partout, au milieu d'une propriété charmante, la paix règne et la joie l'accompagne. Beaucoup de ces vieilles gens reconnaissent n'avoir jamais mené une vie si heureuse: faut-il s'en étonner; elles ont la paix de la conscience? Les Sœurs, d'ailleurs, en les soignant et les nourrissant, trouvent encore moyen de leur faire mille gracieusetés auxquelles ces pauvres gens répondent par toutes sortes de calineries. On les traite comme des enfants; elles en prennent le caractère, l'insouciance, la franchise des rires, la simplicité et la gaîté; la gaîté surtout, on l'entretient et on la fait naître avec soin. On chante et on fait chanter ces pauvres vieilles; on danse, et elles dansent aussi, mais cela ne se fait que dans les grandes occasions.

Tout cependant sert de prétexte à ces expansions de joie: la fête de la Mère, d'une Sœur, l'agrandissement de la maison, que sais je encore? Dans ces circonstances, il se trouve toujours quelque bienfaiteur du dehors qui augmente le diner de ces pauvres créatures d'un petit régal, qu'elles reçoivent en remerciant Dieu. Qui ne se prêterait pas, en effet, à ces aimables fêtes? Dernièrement, la maison de Rouen célébrait l'anniversaire de sa fondation. Les honneurs étaient pour la pauvre bonne femme qui était entrée la première à l'asile. On avait orné de fleurs son fauteuil; on l'avait couronnée, et les autres, en riant, applaudissaient de bon cœur à ce triomphe de leur compagne, aussi vieille, aussi ridée, aussi dénuée qu'elles-mêmes.

Ces cérémonies religieuses surtout reçoivent à l'asile des vieillards un charmant caractère. Les fêtes de la sainte Vierge, l'installation des chemins de croix, la bénédiction de la chapelle en sont les occasions. Nous avons eu le bonheur d'assister un jour à la procession de la fête du Saint-Sacrement. Les bonnes Sœurs après leur journée de fatigue, avaient passé plusieurs nuits à préparer les reposoirs. Un vicaire de la paroisse tenait le Saint-Sacrement; il avait amené quelques enfants de chœur pour porter les cierges et les encensoirs. La procession se composait de toutes les bonnes femmes et de tous les bons hommes de la maison. Tout ce monde précédait le Saint-Sacrement à travers les allées étroites d'un pauvre petit jardin. Les Sœurs chantaient les cantiques, dont tous ces pauvres infirmes, en chevrotant, en boitant et en toussant, redisaient les refrains. Le long des allées, autour des reposoirs, ceux qui n'auraient pu sans grand désordre prendre place dans les rangs, étaient à genoux ou assis pleins de dévotion et de recueillement; à toutes les fenêtres les impotents, ceux qui ne pouvaient remuer de leur lit ou de leur fauteuil, les mains jointes et le chapelet entre les doigts, recevaient la bénédiction du Dieu qui se complait au milieu des pauvres.

Sous ces impressions bienfaisantes, ainsi choyées, caressées et paisibles, ces pauvres créatures s'habituent à aimer et à goûter Dieu; dans ce calme et dans cette joie, si pauvres et si respectables, elles préparent leur bienheureuse éternité et la regardent approcher avec une inaltérable douceur. J'ai vu une de ces pauvres vieilles le jour même où elle venait d'être administrée. On lui demanda comment elle se trouvait. Bien heureuse, bien heureuse, répondit-elle; j'espère que Dieu me donnera une place dans son paradis et que j'y serai bientôt. Elle demanda qu'on priât pour elle: elle était dans son lit blanc, les mains jointes et le chapelet entre les doigts, d'un air si vénérable et si reposé qu'on pouvait envier la grâce d'une pareille mort. Elle avait été recueillie à l'asile au moment où elle venait d'être chassée par ses enfants, qui ne voulaient plus la nourrir; elle ne voulait pas leur pardonner cette cruauté; mais avec les Petites Sœurs, elle s'était instruite aux leçons du divin maître; elle mourait le pardon dans le cœur, la joie et l'espérance sur les lèvres, douce, calme, et, comme elle le disait avec un admirable accent, bien heureuse.

Nous n'en finirions pas si nous voulions raconter tous les traits édifiants et charmants qui se passent dans les maisons des Petites Sœurs. Le cœur et l'esprit se complaisent à ces récits et se reposent des atrocités que ces dernières semaines sont venues révéler à la France épouvantée. Ils témoignent que tout n'est peut-être pas encore perdu dans notre patrie: à côté des passions abominables auxquelles on se refuse de croire, il y a encore place pour le dévouement, l'abnégation et la charité.

Pendant que les doctrines socialistes, fruit naturel et necessaire de ces théories du progrès et de ces recherches du bien-être, propagées si longtemps par la presse et les orateurs politiques; pendant que les doctrines socialistes se répandaient partout, allumaient et suscitaient partout cette soif de jouissances matérielles et brutales qui vient de se porter à ces actes qu'on ne pourra jamais raconter, l'œuvre des Petites Sœurs des Pauvres, comme une protestation de l'esprit de foi et de piété, comme un gage de miséricorde et une source de bénédictions, prenait ses accroissements et s'établissait partout. On n'a pas oublié que leur quatrième maison fut achetée en 1848, au moment même de la révolution de février. La seizième et la dix-septième vont s'ouvrir ces jours-ci à Marseille et à Lille. La dix-huitième s'établira prochainement à Paris, sur la paroisse de la Madeleine. Espérons que le développement sera toujours plus rapide, que l'esprit restera toujours le même, et que bientôt toutes les villes de France connaîtront les Petites Sœurs des Pauvres. Jamais le monde n'eut tant besoin de prières et de charité, de respect et d'amour de la pauvreté. C'est là seulement qu'il trouvera les lumières nécessaires à fonder un Etat et un gouvernement. Ce n'est pas assez de comprimer les passions, il faut en détruire la source, et ôter des cœurs cet amour effréné du plaisir dont on les a enivrés. La force est impuissante à cette dernière entreprise; elle est du domaine de Dieu; il y demande cependant encore le concours des hommes et des gouvernements; c'est à eux d'ôter et d'aplanir les obstacles qui peuvent contrarier l'action divine c'est au gouvernement surtout qu'il appartient d'appuyer et de garantir la liberté du bien, de contenir et de réprimer la liberté du mal.

LÉON AUBINEAU.

La *Gazette de Lyon* publiait dernièrement ce qui suit au sujet des *Petites-Sœurs des Pauvres*:

"Les *Petites-Sœurs des pauvres* ont pu, dans l'espace de deux mois, louer une maison assez vaste, la disposer convenablement et y recueillir, pour les soigner avec le dévouement des mères les plus tendres, déjà trente-sept pauvres vieilles femmes. Déjà elles ont pu faire arranger une modeste chapelle, et elles ont reçu tous les ornements et les vases sacrés nécessaires pour la célébration du saint sacrifice de la messe. Aujourd'hui, c'était le jour de la bénédiction de cette chapelle.

"S. Em. Mgr le cardinal archevêque, qui a reçu les *Petites Sœurs des pauvres* comme un présent nouveau que faisait le Ciel à son diocèse, déjà si riche en œuvres de charité, devait faire lui même cette cérémonie. (Il était assisté de M. le curé de Saint Polycarpe et de M. Laplagne, aumônier provisoire de cet établissement.)

"Le maire de la ville de Lyon, M. Réveil, dont le zèle est si justement apprécié pour tout ce qui tient à l'amélioration morale et au soulagement de ses administrés, avait bien voulu honorer cette solennité de sa présence.

"Auprès de lui se trouvaient plusieurs de ces hommes dont le cœur a toujours une pulsation pour chaque bonne œuvre nouvelle, et dont les largesses sont toujours prêtes à jeter les assises de ces édifices modestes en apparence, mais qui ne peuvent avoir leur base que sur le sol catholique et leur couronnement que dans le ciel.

"Beaucoup de dames aussi étaient accourues. Elles n'avaient pu être empêchées ni par l'heure bien matinale, ni par le temps sombre et humide de la saison. Elles avaient voulu partager la joie des bonnes *Petites Sœurs* que toutes elles avaient déjà aidées de leurs aumônes personnelles et de leur influence. Elles auraient aussi voulu jouir du bonheur des vieilles femmes déjà admises, et dont pour la plupart elles avaient été les mères nourricières avant leur entrée dans cet asile.

C'est au milieu de ce pieux concours que Mgr le Cardinal a récité les prières par lesquelles l'Eglise sanctifie les lieux où Jésus-Christ doit demeurer et habiter. Son Eminence a ensuite offert le saint sacrifice sur le nouvel autel, et, la messe finie, s'est tournée vers les fidèles déjà émus et leur a adressé quelques-unes de ces paroles qui touchent et ébranlent par leur noble simplicité. Nous regrettons vivement de ne pouvoir les reproduire telles que nous les avons entendues, et nous craignons de trop les affaiblir en les analysant.

"C'est de la pauvre crèche de Bethléem, "s'est écrié Mgr de Bonald, c'est de l'humble bourgade de Nazareth, de l'atelier inconnu d'un obscur artisan, c'est de la croix "du Calvaire qu'est sorti le christianisme qui "a répandu de si vives lumières dans le monde, brisé les fers des esclaves, relevé les "pauvres en soulageant leurs misères et en "les déclarant membres de Jésus-Christ lui-"même.

"C'est par un pauvre prêtre, issu d'une "humble famille, c'est par saint Vincent de "Paul qu'ont été créées tant d'œuvres merveilleuses, qui ont versé et qui versent chaque jour encore de si grands bienfaits sur la "société.

"C'est d'une main presque inconnue et pauvre qu'est partie, de nos jours, la grande "*Œuvre de la Propagation de la Foi*, arbre "immense dont les rameaux féconds couvrent "déjà l'autre hémisphère...

"De cette humble maison qui nous réunit "à cette heure, de cette chapelle dont le dénûment rappelle si bien l'étable de Bethléem, de cet asile modeste où tout est pauvre "jusqu'au nom de celles qui l'habitent, deviendra aussi pour notre ville une source intarissable de bienfaits.

"Il y a deux mois à peine, les *Petites Sœurs* "arrivent sans autres ressources que leur inépuisable charité et leur ardente confiance "en celui qui est particulièrement le Père de "tout ce qui souffre. Voici qu'aujourd'hui, "dans ce local qui bientôt sera trop étroit, "elles ont pu recevoir près de quarante pauvres femmes, abritées, soignées avec cette "douce charité que la religion seule peut enseigner, attendant dans le repos que la mort "leur ferme les yeux. Et voici que déjà, à cette heure, Jésus Christ a pu descendre dans "cette modeste chapelle, qu'il habitera désormais.

"C'est auprès de lui que viendront s'abriter ces vieillards dont l'âge a glacé les forces, que les infirmités accablent et auxquels "manquaient tous les moyens d'existence. "Ils apprendront de ce Dieu pauvre et souffrant à supporter leur pauvreté et leurs souffrances, et ils prieront pour leurs bienfaiteurs.

"C'est auprès de lui que les *Petites Sœurs*, "ces secondes mères de ces malheureux, viendront renouveler le sacrifice qu'elles ont "fait de tout ce qu'elles avaient et d'elles-mêmes, et qu'elles puiseront cet amour des "pauvres qui sait donner encore après s'être "donné lui-même.

"C'est auprès de lui, dans ce modeste "sanctuaire, qu'aura lieu un mystérieux échange entre le ciel et la terre. C'est là "là que découleront les bénédictions les plus "abondantes sur les familles qui ont fondé "cette œuvre et la soutiennent; c'est de cette "chapelle que sortiront ces grâces de conversion qui, pour quelques aumônes, ouvriront "le ciel à bien des âmes égarées...Oh! donnez, donnez, ou plutôt prêtez, et Dieu vous "rendra au centuple."—L'abbé Aug. Condour.

—Mgr l'Archevêque de Bordeaux a reçu, par l'entremise de M. le comte de Bouillé, et en exécution des volontés testamentaires de feu Marie-Thérèse, comtesse de Marnes, qui donna sur la terre l'exemple de tant de vertus, la somme de 400 fr., dont 200 pour des messes et 200 pour des œuvres charitables. Cette dernière somme a reçu la destination suivante: 1o Aux Petites Sœurs des Pauvres, 50 fr., 2° à l'établissement des Orphelines sourdes-muettes de Saint-Paul, 50 fr.; 3° aux Orphelines de la Providence, 50 fr.; 4° à une personne malheureuse, qui avait reçu plusieurs fois des bienfaits de l'auguste princesse, 50 fr.

CORRESPONDANCE LYONNAISE.

Lyon, le 11 Février 1852.

M. le Rédacteur,

"Un roi, un échafaud, l'enfer dans ses "joies sanglantes, la terre dans le silence et "dans la terreur, le ciel qui s'ouvre pour recevoir le juste et se referme soudain: voilà "le 21 Janvier", a dit Lamennais. Chaque année, ce jour funèbre nous rapporte la même douleur, les mêmes souvenirs; il émeut profondément l'âme; mais c'est tout aussi. Sa présence inquiète et fatigue. On se hâte vers le lendemain pour y trouver l'oubli de ce passé terrible qui jette tant de lumière, et une lumière si effrayante sur l'avenir.....

La nouvelle loi électorale est promulguée; elle trace les limites dans lesquelles le pays exercera ses droits constitutionnels. Elle renferme surtout plusieurs dispositions que tout homme juste doit louer franchement. Ainsi, c'est à la Commune que se fera désormais l'élection. Les deux cents soixante-un députés qui formeront le corps législatif seront nommés par ces électeurs se connaissant entre eux, et dont un grand nombre pourront connaître personnellement l'élu auquel ils accorderont leur confiance. Je vois aussi avec le plus grand plaisir le retour au mandat gratuit et la déclaration d'incompatibilité entre le mandat et les fonctions publiques rétribuées. Il y a là une garantie d'indépendance qu'on ne peut méconnaître. On a pu voir à quels tristes résultats on était arrivé en attachant un salaire au mandat de législation. Ce mandat était devenu pour beaucoup un moyen d'existence, un gagne-pain. Dans la haute sphère où il est placé, le législateur doit porter une indépendance au-dessus de tous les soupçons et de toutes les séductions. Aussi, d'après la loi nouvelle, on ne pourra revoquer en doute le désintéressement des candidats au corps législatif, ce qui déterminera les hommes tout-à-fait honorables et indépendants à l'accepter pour mettre leur dévouement et leurs lumières au service du pays.

Au milieu de notre préoccupation générale nous sommes heureux de pouvoir enrégistrer et être témoins de quelque brillante solennité

☞ Voir la 4e page

FEUILLETON.

CASTRUCCIO.

CHRONIQUE SIENNOISE DU XIVe SIECLE

(Suite.)

—Il remue, dit l'impassible noir, il remue.

—Nella, ma chère enfant, je retourne auprès de ton frère; mes soins sont peut-être nécessaires.

—Allez, allez, mon oncle; oui, aidez-le, et, si vous aviez besoin de moi, dites-le, dites-le.....

Quand Padrello rentra dans la chambre où était Salembeni, il trouva celui-ci complètement remis et parlant, bien que d'une voix faible, à Montanini.

—Mon cher oncle, dit Montanini, il s'agit d'une petite blessure à la tête, aussi légère que possible: il y a seulement une assez forte contusion à côté de la plaie, produite sans doute par le manche du poignard, et la violence du choc aura déterminé l'évanouissement. Mako a fait justice de l'assassin.

Il raconta à Padrello tout ce qui s'était passé; en apprenant la mort de Castruccio, Padrello poussa une exclamation de joie, et peu s'en fallut qu'il ne serrât le nègre dans ses bras.

Une heure après environ Salembeni put se lever et être présenté à Nella, toute pâle et tremblante encore de l'émotion qu'elle venait d'éprouver. Il salua profondément la jeune fille en lui présentant la main; Nella, en répondant à cette politesse, rougit et cette entrevue silencieuse ne fut pas sans intérêt pour les deux jeunes personnes.

Il y avait déja quinze jours que Salembeni était à la villa, où le retenait sa blessure ou plutôt un tout autre motif, lorsqu'un matin prenant Montanini sous le bras, il l'entraîna en dehors de la villa, et, après avoir marché quelque temps en silence, il s'arrêta tout à coup comme quelqu'un qui vient de prendre une résolution.

—Mon cher Montanini!

—Mon cher Salembeni, lui répondit celui-ci, en souriant.

—J'ai une demande à vous faire.

—Et moi, dit vivement Montanini: croyez-le bien, si je puis, s'il est en mon pouvoir de vous accorder ce que vous me demandez, vous pouvez regarder votre souhait comme accompli.

—Le titre d'ami que je puis maintenant vous donner ne me suffit pas.

—Ah! dit en riant Montanini, et quel est celui que vous me donneriez plus volontiers?

—Celui de frère.

—Vous aimez ma sœur!....

—Mon cœur ....

—Et ma sœur... vous a-t-elle dit.

—Halte là! mes conspirateurs, s'écria Padrello qui avait suivi les jeunes gens, précisément je voulais vous parler à ce sujet, lorsque, sans égard pour mes vieilles jambes, vous avez disparu; enfin je vous tiens.

—Ma nièce, signor Salembeni, ne saurait aimer un homme plus digne et plus loyal que vous.

—Mais, mon oncle, ce n'est pas là ce que nous cherchons.

—Tu n'es pas observateur, neveu, sinon la seconde question serait résolue pour toi, comme la première, j'ai vu et je crois avoir bien vu; si tu le permets, j'interrogerai moi-même ta sœur, tu pourrais l'effaroucher, un vieil oncle inspire plus de confiance.—Soyez tranquille, signor Salembeni, je plaiderai votre cause.

Un mois après, une brillante cérémonie avait ouvert toutes les portes de la cathédrale de Sienne, et des largesses étaient faites aux pauvres en l'honneur du mariage de la signora Nella Montanini avec le signor Luidgi Salembeni.

Les nouveaux mariés s'installèrent à Sienne, dès que l'influence de Salembeni eut fait rentrer Montanini dans la plus grande partie de ses biens, ainsi que le comte Padrello qui avait été dépouillé par Castruccio.

Quelques années après le mariage de sa sœur, Montanini conduisit à l'autel une jeune siennoise, et il oublia ses rêves politiques.

Pendant bien longtemps Mako chercha une compatriote à laquelle il put donner son cœur et sa main; mais, ne pouvant y réussir, il prit son parti et s'adonna complètement à l'étude du chalumeau, sur lequel il devint d'une force remarquable.

Le comte Padrello mourut le jour où l'empereur Charles IV entra, suivant les prévisions de Montanini, dans la ville de Sienne, quinze années après ces événemens.

On ne sut jamais ce qu'était devenu Maôla, le digne confident de son digne maître, Castruccio.

ALBERT BAZAR.

FIN.

L'EXPEDITION DE CONSTANTINE EN 1836.

(Extrait des Memoires inedits de feu M. le duc de Caraman.)

ADMIRABLE DEVOUEMENT DE M. DE CARAMAN ENVERS LES SOLDATS D'AFRIQUE.

Cette terre d'Afrique est le théâtre béni de l'héroïsme français. Voici le récit admirable d'un pair de France, d'un vieillard qui, pendant la retraite de l'expédition de Constantine en 1836, a sauvé la vie à plusieurs soldats. Le lecteur sera profondément ému de l'héroïsme d'une conduite qui est racontée avec une simplicité et une modestie dignes des sentimens qui l'ont inspirée.

"Le 23 novembre, dès l'aube du jour, toutes les colonnes de marche étaient formées, et nous commencions la retraite par l'abandon du plateau de Mansourah. La colonne du centre était formée de tous les équipages de l'ambulance, des munitions et d'une partie des vivres, sévèrement calculées par rations, de manière à ce que chaque individu eût la portion nécessaire à sa subsistance jusqu'à Guelma, où nous devions déposer les malades et trouver des approvisionnemens. Deux colonnes couvraient les flancs de la colonne du centre, et le reste des troupes formait l'avant-garde et l'arrière-garde.

"Tous les mouvemens s'exécutaient avec un ordre parfait, mais dans le plus morne silence. Le temps était affreux, et la route à suivre nous était indiquée par les débris des charriots que nous avions été forcés d'abandonner en venant et par les cadavres des chevaux et mulets morts de fatigue et d'inanition, et qui, enfoncés dans une boue épaisse et profonde, semblaient attendre les nouvelles victimes que nous allions y ajouter.

"Le spectacle le plus douloureux pour nous fut celui que nous offrirent les restes de nos malheureux soldats qui, s'étant imprudemment écartés de la ligne de marche ou n'ayant pas eu la force de suivre, étaient restés en arrière et étaient ainsi tombés entre les mains des Arabes, qui les avaient horriblement mutilés.

"Jamais route n'avait été plus tristement jalonnée!

"Les Arabes, ayant acquis la conviction que nous nous retirions réellement, se répandirent de tous côtés dans l'espoir de nous attaquer avec avantage, ou même de nous couper la retraite et de nous réduire à la nécessité de mettre bas les armes; mais l'ordre qui se maintint constamment dans la marche, et le courageux dévouement de nos soldats, qui ne